

# MARTOR



---

Title: “Comment peut-on être girafe?”

Author: Vintilă Mihăilescu

How to cite this article: Mihăilescu, Vintilă. 2003-2004. “Comment peut-on être girafe?” *Martor* 8-9: 28-32.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## Comment peut-on être girafe ?

Vintilă Mihăilescu

Quelquefois, réveillé brusquement dans un train ou un avion, dans un aéroport ou un hôtel, je me suis surpris en me demandant si je suis en train de partir ou de venir. Par rapport à quoi ? Eh bien, par rapport à ma maison à moi, à cette centralité spatiale qu'on appelle «chez-soi». C'est normal, n'est ce pas ?

L'est-il ? J'ai posé cette question à des amis, anciens étudiants éparpillés aux quatre coins du monde, qui partent et qui viennent pour rester ici ou là. Pour l'instant. Ou pour toujours.

### Ni exil, ni diaspora, ni chez-soi

*L'exil ou la diaspora ne sont pas des catégories de référence pour moi, elles me semblent vidées de sens. Ou bien ayant un sens seulement par rapport à un passé qui s'est arrêté en 1989. Elles ne touchent pas mon identité. Pour moi, la diaspora s'est créée par l'exil, or celui-ci a une caractéristique essentielle : on ne peut pas retourner au pays ou bien cette possibilité est tellement utopique qu'elle devient un phantasme. Un autre ajoute : Je ne crois pas à l'idée d'exil. Au moins à présent, le contexte politique est différent et celui qui s'en va choisit lui-même, d'une certaine manière, son destin. En conclusion: l'exil, en tout cas, est une notion périmée. Quant à la diaspora, elle existe bien pour quelques uns, on*

peut choisir d'avoir ou pas des relations avec elle mais on n'en fait pas partie : personne ne s'est pas identifiée à elle. Ce sont les «autres Roumains», établis depuis plus longtemps à l'étranger, qu'on trouve déjà là et qu'on va, peut-être, quitter là. La tentation d'un «Kalistan», d'une «patrie imaginaire» émergeant dans l'ailleurs d'une diaspora nostalgique (ou militante) n'a même pas effleuré les discours de mes amis.

Migrants ? Non plus, la notion n'a jamais été évoquée. Emigrer est trop proche de l'exil et de ses déplacements forcés par les conditions d'origine ; migrer semble être trop proche d'un déplacement opportuniste attiré par les conditions de destination

Le chez-soi alors ? Celui-ci est bien problématique – et on va y revenir.

Quoi alors ? Enfants de la mobilité, du libre déplacement, ils semblent s'être installés avec prudence et délices dans l'état même de déplacement, tout en étant plus ou moins mal à l'aise, toniques ou mélancoliques, quant il s'agit de se placer soi-même dans ce *topos* ambigu et déterritorialisé.

Cela me rappelle une ancienne blague sur la hardiesse d'esprit des paysans de Transylvanie. Un tel paysan se trouve une fois face à face avec une girafe. Regardant incrédule cet étrange ani-

mal qui ne faisait pas partie, de toute évidence, de son poulailler et incapable de le «localiser» ailleurs, il se dit, penseur, à soi-même: *Celle-là, ou bien elle vient de quelque part, ou bien elle s'en va quelque part !*

On a beau dire qu'il faut appeler un chat un chat – on sait au moins de quoi on parle. Mais comment appeler une girafe une girafe quand on est un «paysan» qui n'a pas vu de sa vie cet être étrange ?

### Chez-soi et acasă

Le mot Roumain pour «chez-soi» est *acasă*. *Casă* est maison et *acasă*, eh bien, *acasă* est *acasă*, cette centralité sédentaire du lieu, de l'espace d'appartenance ; c'est «à la maison», cette maison à laquelle on appartient et où soi-même se trouve chez soi. Par contre, l'équivalent français semble mettre l'accent sur la centralité de la personne, renvoyant la centralité de l'espace chez soi-même : son *chez-soi* se trouve chez soi, là où on se trouve soi-même. Bref, *acasă* renvoie à *casă*, à la maison, au foyer **d'où** on est, *chez-soi* renvoie à soi-même, là **où** on est : *acasă* est un **lieu** du moi, le *chez-soi* est, à la limite, avec soi, pouvant être un **parcours** d'un moi apprivoisant les lieux.

Il est ainsi difficile pour un Roumain d'expérimenter et de décrire ce déplacement assumé, de produire des narrations du (nouveau) sens personnel dans ce (nouveau) contexte déterritorialisé en termes de *acasă*. La fusion lieu – identité est trop forte et exclusiviste dans ce cas-

là : on y est *acasă* ou on y est pas – et il n'y a qu'un seul *acasă*. Avec cette référence explicite ou implicite en tête, partir est une alternative : on revient à sa place ou on se perd dans le déplacement.

Le sentiment et le discours de *acasă* ne sont qu'un cas narratif particulier de cette épopée actuelle de la déterritorialisation et relocalisation et de la quête réflexive d'un sens de cette expérience de métissage entraînée par le déplacement. Mais la référence locative forte impliquée par *acasă* devient une difficulté de plus dans ce cas-là. Alors, est-ce que ça fait encore de sens de parler de *acasă* pour exprimer le sens de cette expérience de métissage par déplacement ?

### Lieu de reconnaissance

A première vue, les réponses sont contradictoires. *Est-ce que ça fait encore du sens ? Et comment !* – s'exclame une amie. *Acasă chez moi, à Montreal* – répond une autre, avec l'air de l'évidence même. *Beaucoup de migrants Roumains ici, en Allemagne, pensent de la Roumanie comme acasă et quand ils sont en Roumanie ils parlent de l'Allemagne comme étant acasă* –

raconte un ami. *Acasă est là où je me trouve au moment donné* – affirme un autre. Des positions irréductibles ? Pas tout a fait.

D'abord, *acasă* est un lieu hautement symbolique, renvoyant à des niveaux significatifs imbriqués mais bien différents. Il y a un premier niveau – si dans ce cas on peut parler d'une hiérarchie – où *acasă* est le lieu du repos de



soi, là où on est à l'abri, son espace personnel de stabilité et sécurité. *Acasă est lié largement à la stabilité et au sentiment d'un avenir prévisible – autant que possible. Or, de ce point de vue, il est difficile de se construire un acasă en Roumanie.* Il est difficile ailleurs aussi. Mais quand on parvient, par exemple, à avoir une maison à soi, le sentiment de chez-soi commence à naître : *Après des années de sous-louage, d'arrangements avec des copains, quand j'ai signé mon premier contrat de maison à mon nom, je me suis sentie pour la première fois vraiment chez moi, acasă. Peut-être aussi parce que même en Roumanie je n'ai pas fait quelque chose de pareil, c'est-à-dire avoir quelque chose à moi, qu'on puisse appeler vraiment «chez moi». Chez-soi est donc tout d'abord un à-soi : on n'est pas vraiment chez soi, acasă, dans une maison qui n'est pas à soi<sup>1</sup>. Par ailleurs, quand on a eu sa maison à soi, c'est plus difficile de la quitter sans perdre le sentiment d'être acasă ; quand on ne l'a pas encore eue, c'est plus facile de se faire/trouver un acasă ailleurs.*

Mais il y en a bien plus dans ce sentiment d'être – ou ne pas être – acasă et ce «plus» est bien difficile à cerner. En fin de compte, il semble que le acasă, le chez-soi de ces gens installés dans l'expérience de la mobilité mondialisée et mondialisante est **le lieu de la reconnaissance de soi**. Il ne s'agit pas de l'adagio *ubi bene ibi patria*, car le chez-soi n'est pas (nécessairement) le lieu du bien être, mais plutôt celui de l'être. Pour l'exprimer et y réfléchir, il nous faudrait, probablement, aussi une théorie de la reconnaissance à coté de celle(s) de la connaissance, comme le suggère Paul Ricoeur. Peut-être non pas celle que Ricoeur lui-même a ébauché récemment mais probablement dans son sillage. En tout cas, à écouter mes amis il me semblait qu'ils placent à tâtons leurs chez-soi là où ils re-

connaissent la représentation de soi dans les lieux qui forgent et rythment leur mode de vie. Etre chez soi revient alors à se reconnaître dans un espace vécu par soi : *pour se sentir chez soi il faut aussi s'identifier d'une certaine manière au lieu.*

Mais il ne s'agit pas d'une simple correspondance, d'une rencontre heureuse d'une représentation de soi et d'une image du lieu. La reconnaissance de soi est un processus bien plus dynamique et ouvert. La rencontre avec un lieu social peut aussi produire une découverte de soi, la reconnaissance en soi de choses qu'on ne connaissait pas et qui peuvent ainsi s'épanouir. C'est à cause de cela que l'identification exclusive avec le lieu d'origine de acasă est ressentie comme plus ou moins limitative, comme une sorte de dépossession de soi : Vivant seulement en Roumanie, acasă devient restrictivement lié à un contexte et, dans ce sens, la Roumanie pensée comme «acasă» est souvent une exagération. Par contre, *se déplacer entre espaces géographiques différents et s'établir ailleurs que dans les lieux des premières expériences peut apporter un enrichissement intellectuel et spirituel et peut être le principal moteur de créativité.* C'est le louange du «mélange, de la transformation qui naît des combinaisons nouvelles et imprévues des êtres humains, cultures, idées, croyances politiques, films, chansons» d'un Salman Rashdie, de la «hybridation intentionnelle» d'un Bahtin : le translocalisme comme traversée des paysages du moi, la déterritorialisation comme auto-maieutique. C'est le mirage du métissage comme reconnaissance de l'humain dans soi-même. *Vivre sur la frontière c'est être toi-même !* – proclame la poète de Chicana, Gloria Anzaldua.

Au XII<sup>e</sup> siècle, Hugues de Saint-Victor formulait l'idéal suivant, que je reprends à Tzvetan Todorov : «Celui auquel sa patrie lui semble

<sup>1</sup> Je me souviens, à propos de cela, d'une expression que j'ai entendue maintes fois sur un terrain à Snagov, le village «systématisé» par Ceaușescu : *mourir de bloc*. Mis au «bloc» (les HLM communistes) après avoir perdu leurs maisons familiales, ces gens pouvaient mourir du (mal de se trouver au) bloc des autres tout comme on meurt d'un cancer.

accueillante n'est qu'un débutant naïf ; celui pour qui chaque contrée est pareille à celle d'où il provient est déjà un homme fort ; mais la perfection n'appartient qu'à celui pour lequel le monde entier est comme un pays étranger.» N'est-ce pas là le revers idéalisé de la déterritorialisation comme reconnaissance de soi, et même plus, comme idéal de soi ? Par ailleurs, cet idéal même suggère le fait que, à force de s'enrichir par les métissages trans-locaux et à prendre ses distances par rapport à tout local, on ne peut parvenir, en fin de compte, qu'à s'aliéner le monde entier, qui devient ainsi «un pays étranger». Autrement dit, est-ce qu'on peut vraiment se reconnaître soi-même dans le monde entier et le vivre ainsi comme son chez-soi ? Et sinon, où s'arrêter, où est la bonne limite du «métissage» ?

Ce n'est pas ainsi surprenant que ce chez-soi conquérant est souvent accompagné (sinon remplacé) par une version mélancolique : le chez-soi comme présence d'une absence, d'un manque qui accompagne comme un double les déplacements du moi. *Je sens le acasă dans mon estomac chaque fois que je dois prendre ma maison sur le dos et me mettre en route. Je déteste la valise et le sac à dos (la maison à dos dont je parlais) que j'ai et je pense chaque fois que si je vais m'acheter d'autres, plus commodes, plus légers, plus beaux, plus «de qualité», le chemin va devenir plus facile. Mais le chemin seulement et non pas ce moment quand je ferme la porte derrière moi et j'ai du mal à ne pas pleurer hystériquement. Je le sens donc physiquement cet «acasă»; je le sens parce que je le quitte, parce que je me mets en route, mais je le sens aussi chaque fois quand je m'installe quelque part dans l'urgence de le fabriquer d'une manière ou d'une autre. Pour l'instant, je ne sais si je peux le placer dans un endroit quelconque...En fin de compte, je crois que je le ressens le plus comme manque; je le fais à moitié partout où j'y vais.*

Ce «manque» n'est pas une perte, car il y a retour et, surtout, parce qu'il ne s'agit pas de retrouver cet «acasă» perdu en s'y installant pour

de bon. C'est plutôt le sentiment – accablant ou réprimé, selon le cas et le caractère – d'une incomplétude persistante, qui accompagne le voyageur comme un compagnon de route. On apprivoise chaque lieu où on s'installe, on y fait des amis et des expériences et on finit par se reconnaître soi-même dans ces chez-soi de fortune (re)construits à son image. *Tout processus de «localisation», c'est-à-dire de se placer soi-même ici ou là, est aussi une construction d'un chez-soi.* On s'ouvre, on s'enrichit, certes, mais on refoule aussi, du même coup, la géographie des chez-soi précédents dans les territoires brumeux de la mémoire. Se reconnaître dans sa plénitude devient ainsi un exercice de mémoire rafistolant les morceaux de chez-soi quittés en route. Est-ce qu'on ne se reconnaît pas alors soi-même, à part entière, que les yeux fermés dans le noir de la solitude ?

Se reconnaître soi-même va de pair avec le fait d'être reconnu par les autres et les reconnaître à leur tour. Or c'est justement sur ce terrain que ce joue, semble-t-il, la plupart des désillusions, tensions ou simples surprises des rentrées à la maison. Si on met à part le bien être scrupuleusement mis en scène par les parents pour la rentrée au foyer de leurs enfants, les sentiments les plus invoqués par mes amis sont ainsi l'inadaptation, la stupéfaction, le désespoir, la surprise, voire même la peur. La raison est, le plus souvent, le changement hautement inattendu, imprévisible ou incompréhensible des amis et des proches. *Peu sont ceux de mes amis qui ont su rester correctes dans leurs relations et chaque rentrée est l'occasion de nouvelles désillusions – déclare quelqu'un. Il y a une réticence accrue à les rencontrer de peur de ne plus les reconnaître car ils ont tous changé, d'habitude pour le pire – considère un autre. Le désespoir, la peur et le sentiment d'être entièrement démunie face à la dissolution d'anciennes amitiés.* En tout cas, il y a de la méconnaissance dans l'air et les malentendus se bousculent. L'envers de la médaille de ces rencontres ratées est le

doute de soi-même : *j'ai peur de moi-même quand je rentre au pays* – me déclarait une amie.

Par ailleurs, le déplacement produit aussi une mise à distance des lieux d'origine qu'on regarde d'un oeil comparatif et critique, chaque rentrée étant l'occasion d'une analyse émerveillée ou désabusée, selon les circonstances. *Acasă*, en Roumanie, est une société comme toute autre, qu'on regarde et juge comme on fait avec les autres. Réflexe normal, cette attitude attire le plus souvent la même réaction des «gens du pays» : *t'as oublié d'où t'es parti !* Manière pour les «nomades» de finir par se sentir dépaysés dans leur propre pays : *Je me sens dans l'incapacité de communiquer avec ces gens – qui sont souvent mes amis, mes proches – pris dans le jour au jour de ces réalités que moi je juge d'un oeil étranger.* Les rentrées au foyer, au familial et au connu, ne sont plus le territoire des reconnaissances paisibles mais plutôt celui d'une provocation *sui generis* : celle d'une relocalisation dans un chez-soi qu'on croyait permanent. C'est surtout ici qu'on se remet soi-même en question, voire qu'on doute de soi-même – et qu'on décide ainsi, souvent, de s'enfuir ou de faire comme si de rien n'était.

### Quand chez-soi est son terrain

Cette ambiguïté s'accroît du fait que mes amis sont, pour la plupart d'entre eux, des anthropologues faisant «leur terrain» en Roumanie. *Je pense à Geertz et à la Roumanie «d'ici» et de*

*«là-bas», qui ne peuvent pas coïncider.* A l'image de son pays s'ajoute ainsi la double image du terrain *où on va* et de celui *où on est*. A Bruxelles ou à Montréal, en Californie ou en Allemagne, on vit «professionnellement» avec l'image du terrain de «là-bas» qu'on prépare dans les bibliothèques «d'ici». Une fois sur le terrain, en Roumanie, les positions se renversent et on doit garder tout le temps en tête les exigences de là-bas, où on doit présenter les résultats de ses recherches au pays = terrain. On s'approche ainsi du proche pour le mettre à distance...

Et il y a encore quelque chose : dans tous ces cas, mes amis viennent (surtout) pour travailler, voir faire leurs terrains. Ils ont un temps plus ou moins précis pour le faire, tout en se donnant aussi un peu de temps à côté juste pour leur plaisir. Mais le temps se met à courir d'une étrange façon, à leur échapper parmi les doigts. Une rupture de temporalité entre ici et là, qui accompagne souvent les terrains anthropologiques, se fait sentir ainsi d'une manière d'autant plus imprévue et surprenante qu'on est censé maîtriser sa propre temporalité, celle de chez soi. Au dépaysement s'ajoute ainsi une détemporalisation.

*Vivre en Roumanie est donc, d'une certaine manière, un amour impossible. Il y a de beaux endroits, des gens ouverts, mais vivre là-bas (au moins en tant que sociologue ou dans la carrière académique) est une aventure très intéressante...*

